

CONCLUSIONS

par Maurice DELCROIX

Ma contribution à cette synthèse revient à présenter les participants. Il y a une dizaine d'années que Marguerite Yourcenar bénéficie ou pâtit de colloques sur son œuvre. Au départ, ils suivaient le cours de cette œuvre, s'efforçant de réagir au dernier livre paru en l'ingérant dans la progression décelée. Ce colloque de Cluj aura inversé le mouvement, selon une impulsion donnée par Yourcenar elle-même dans ce qu'on a appelé inconsidérément son œuvre autobiographique: *Le Labyrinthe du monde*.

À l'écrivain en quête de ses origines, nous avons répondu, après que se soit interposé, entre elle et nous, le visage de sa mort, par un *retour aux sources*. Et Marguerite Yourcenar en sort plus que jamais une énigme, car tout est source, pour un auteur inquiet de nature autant que de culture, où Smaranda Cosmin a salué un des derniers écrivains humanistes: la Grèce antique, celle des œuvres d'art et des mythes, où nous guida Rémy Poignault, comme la Grèce moderne des poètes et des psychanalystes que nous révéla Georges Fréris; l'Histoire interrogée par Nevena Dikranian, mais aussi les textes phares, telle cette *Antigone* que Rodica Pop aura traquée chez Yourcenar et l'écrivain belge Henry Bauchau, cet *Hamlet* auprès duquel Loredana Primožich vit apparaître le fantôme du père; ce *Robinson* qu'Elena Pessini montra si semblable et si différent chez Yourcenar et Michel Tournier. Car on ne cherche pas les sources d'un écrivain dans la culture universelle sans se trouver en bonne compagnie. Edith et Frederick Farrell ont eu soin de faire valoir que

Yourcenar en quête d'origines ne les cherchait pas pour elle-même, mais par souci de l'universel, tandis que Michèle Goslar se faisait l'écho de cet engagement écologique d'un écrivain qui s'efforçait encore désespérément de sauver la terre. Reste que Magda Ciopraga percevait dans cette recherche de l'absolu une souffrance plutôt qu'un accomplissement. Et c'est bien ce que Carminella Biondi fit apparaître dans ce retour aux origines qu'est à sa façon l'étude des premiers romans, recherche d'un lieu d'apaisement mais où "le grand paradis calme de l'enfance" devient le champ de bataille des amours contrariées. Et quoi de plus contrarié pour Marguerite que ce couple d'un père et d'une mère, l'un vivant et l'autre morte, que Bérengère Deprez devant l'enclos du cimetière de Suarlée essaie de surprendre, qu'André Maindron et moi-même n'avons même pas tenté de réunir et dont Maria-José Vázquez de Parga rappelait à point nommé qu'il n'était que l'aboutissement d'une lignée labyrinthique à donner le vertige – ce vertige des lieux communs mythiques auxquels elle se rattache. Le danger était grand sur cette voie, de tomber dans le biographisme ou la généalogie, même si Georges Sion, en nous faisant participer à ce privilège qui fut le sien d'une Yourcenar amicale et complice, nous a donné l'illusion d'être, nous aussi, de ses amis. Philippe-Jean Catinchi nous a protégés contre nous-mêmes en nous proposant comme source trompeuse des *Nouvelles orientales*, ce *Conte bleu* publié récemment chez Gallimard, œuvre de jeunesse, certes, mais de jeunesse éternelle, comme seules les fées la possèdent, montrant que ce bleu déjà si noir, où la parole cède au geste, signifie que la source et l'aboutissement de toute écriture ne peuvent être que l'imaginaire, la réalité de l'imaginaire. Il restait à Rodica Baconsky, protestant de son incompétence en matière yourcenarienne, de clôturer véritablement nos interventions en montrant qu'une lecture sensible était capable de percevoir du premier coup comment l'enchevêtrement des sources multiples pouvait s'organiser dans le seul apaisement qui puisse leur être donné: le bonheur fuyant d'une écriture.

Qui est Marguerite Yourcenar, au terme de ce retour aux sources? Pour les participants au colloque, voici l'heure du dernier débat, de

l'impossible synthèse. Par la grâce de la Télévision roumaine, Rodica Pop et ses amis professeurs ou étudiants, qui nous ont tant donné déjà, nous donnent une heure de plus, une heure et pas plus, notre dernière heure pour parler à plus vaste que nous. Un colloque est un lieu à la fois clos et ouvert, une île cernée d'eaux dont les bienheureux indigènes, pompeusement appelés spécialistes, oublient parfois leur plus grand privilège: le droit de parler à la mer, où se perdent toutes paroles. Amis spectateurs, voyeurs invisibles et sans voix, vous êtes pour nous, en ce moment, l'infini de la mer.

Synthèse, débats, ô mer toujours recommencée. Et pendant que nous parlons la terre tourne, et l'heure avec elle, dont nous avons fait le tour, comme le paon fait la roue, comme font les petites marionnettes – “trois petits tours et puis s'en vont” –, comme les heures font la ronde. “La Treizième revient... C'est encor la première”. Il faut se résigner à laisser repartir Marguerite Yourcenar, entre le oui et le non, entre la source et l'abîme dont nous aurions peut-être dû imiter le silence en disant non à notre faconde. Soyez un ami, écrivait Marguerite Yourcenar à Georges Sion: dites non pour moi. À nous de la laisser parler elle-même une dernière fois, par la bouche de son personnage-source, Alexis: “Il m'a toujours semblé que la musique ne devait être que du silence [...] que le trop-plein d'un grand silence” (*OR* 49). Nous n'aurons pas fait davantage, pour citer encore Alexis, qu' “un musicien de village, lorsqu'il fait de son mieux en toute humilité” (*ibid.*).
